

## Texte 4

Moussa le savait : cet attardé ne faisait que battre effrontément à ses oreilles la mesure d'une musique composée par d'autres. C'est bien connu, l'idiot est toujours le plus franc du village. Il limita ses sorties, évita les lieux publics et se réfugia dans un mutisme dont il ne sortait que lorsque Ndétare l'invitait à prendre le thé. Ayant trouvé, en la personne de l'instituteur, l'unique habitant de l'île à lui manifester encore de l'attention, Moussa en fit son confident et se vautra dans sa compassion. Il l'accompagnait parfois au terrain de football et assistait, muet, aux entraînements. Les jeunes, qui l'avaient idolâtré à l'époque où il était le Platini local, s'occupaient de leur jeu, faisant mine de ne pas le voir. Magnanime, Ndétare n'hésitait pas à mettre un deuxième couvert. Pour fuir les soupirs culpabilisants de ses parents et le dédain trop évident de ses sueurs, Moussa passait l'essentiel de son temps chez l'instituteur. (...)

Ne sachant pourquoi le gouvernement avait exilé l'instituteur sur l'île, avec interdiction de se rendre en ville, on essaya d'en découvrir les motifs dans son mode de vie. Son amitié avec Moussa renforça les suppositions. Ce citoyen, célibataire à un âge où tous ceux de sa génération regardaient grandir leur descendance, avait vécu chez les Blancs pendant une bonne partie de ses études. Moussa aussi était transformé depuis son retour de ce pays. Pour que ces deux hommes se fréquentent si assidûment, il devait y avoir une raison autre qu'une banale amitié. Plus d'un villageois avait affirmé les avoir vus se promener ensemble à la brune. Ils devaient probablement se livrer, en secret, à des pratiques malsaines ramenées du pays des Blancs. Et c'était ça, disait-on, qui les tenait à l'écart des autres membres de la communauté. (...)

N'osant plus se rendre chez l'instituteur, Moussa s'enfermait et se répétait cette légende. Les semaines passaient, identiques. Les jeunes footballeurs, pour soulager leur corps endolori après le match du samedi, allaient piquer une tête à la plage. Sous le soleil crépusculaire, ils chantaient et chahutaient avec ardeur. La silhouette bienveillante de l'entraîneur devait s'agiter à plusieurs reprises pour les décider à se rhabiller, à rejoindre leur domicile. C'était toujours ainsi, sauf ce samedi-là, où Ndétare n'eut pas besoin de s'énerver pour les obliger à sortir de l'eau.

Le soleil semblait vouloir lisser les rides rougeâtres de la mer, le muezzin appelait à la prière du soir. Pong ! Pong ! Rakkasse ! Kamasse ! Les derniers coups de pilon tentaient, en vain, de réveiller les morts, couchés aux deux extrémités du village. Soudain une pirogue, finissant son dernier virage, pencha à tribord pour pointer sa proue vers le wharf<sup>1</sup>. À sa vue, le groupe de jeunes se fendit en deux rangées qui se refermèrent aussitôt sur son sillage.

Le sable de la plage respirait la miséricorde. Plat, blanc, fin et poreux, il laissait les vagues venir timidement sucer son âme. Quelques débris de bois et autres détritiques dérivèrent vers le large sur la crête des vagues qui dansaient à reculons, en espérant un retour improbable sur la terre ferme. Les palétuviers bordant la plage pointaient leurs branchages vers le sol, comme autant de drapeaux en berne. Ces arbres, qui inlassablement contemplant leur ombre lorsqu'ils ne se confondent pas avec elle, étaient figés là dans l'espoir de voir un jour revenir vers eux leurs feuilles, leurs branches, tous ces bouts d'eux-mêmes avec lesquels la mer se

retirait. Cette attente ne serait peut-être pas vaine, car la mer sait rendre à la terre ce qui lui appartient.

La pirogue accosta. La brise soufflait sur les plaies des vivants. Silencieux, deux pêcheurs débarquèrent leur cargaison. Les jeunes footballeurs s'approchèrent. Sur le wharf, un homme était allongé, les bras vigoureux ; vu de loin, il ressemblait à un baigneur au repos. Seuls ses habits entrouverts révélaient qu'il n'avait pas choisi d'être là, encore moins dans cette posture. Non loin du village, juste à l'endroit où l'île trempe sa langue dans la mer, les pêcheurs avaient pris dans leurs filets le corps inerte de Moussa.

Même l'Atlantique ne peut digérer tout ce que la terre vomit. *Allah Akbar !* À la mosquée, on avait fini de prier. Le prêcheur ponctua son prône par ces mots : '*Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité !*

La mémoire de Ndétare non plus ne pouvait digérer l'aventure de Moussa, qui lui remontait à la gorge chaque fois que ses poulains, prétextant leur passion pour le football, se laissaient aveugler par la chimère tricolore. En bon pédagogue, il avait noyé son amertume au fond de son œil cartésien et utilisait cette histoire comme exemple dissuasif.

- Méfiez-vous, petits, concluait-il, allez regarder la télévision chez l'autre parvenu, mais de grâce, n'écoutez pas les sornettes que vous raconte cet hurluberlu. La France, ce n'est pas le paradis. Ne vous laissez pas prendre dans les filets de l'émigration. Rappelez-vous, Moussa était un des vôtres et vous savez aussi bien que moi comment il en est sorti...

<sup>1</sup>Wharf : appontement qui s'avance dans la mer pour permettre aux bateaux d'accoster